



T. BEAUGRAND
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :
35 St. Gabriel.

LADEBAUCHE
Rédacteur-en-chef.

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

ET... FIEVRES... MARIAS

QUININE

LE GRAND TONIC RENFORCISSANT DU JOUR

FEUILLETON du CANARD

LES TRIOS

DES

CHENIZELLES

Il aspirait la musique avec les délices d'un homme qui revient à la vie en aspirant de l'éther; son caractère était tout à fait transformé. Je voyais un être doux et complaisant, car il savait s'effacer et se faire humble devant un chant de piano: il adouciait les angles de son caractère et mettait, pour ainsi dire, des velours aux cornes de son esprit. Avec un tel musicien j'accompagnais moins mal, car l'application qu'il mettait me rendait moi-même, moins écorché. Je n'entendis jamais Mme Loncle jouer seule; mais elle apportait aussi dans nos trios un enthousiasme qui se faisait sentir jusque dans le mouvement des épaules. C'étaient des frémissements imperceptibles au vulgaire qui passaient du piano dans les doigts et dans tout le corps. Par moments, en comptant des pauses, je jetais un coup d'oeil sur Mme Loncle; la façon dont ses mains couraient sur le piano, je ne l'ai pas souvent remarquée chez d'autres grands instrumentistes. Ses mains ne faisaient ni fracas ni tours de force; au contraire, les doigts étaient remplis de coquette-ries infinies et de suaves délicatesses en exécutant les traits les plus compliqués.

Avec le quatuor, les trios sont la musique intime par excellence. Chaque note est une confidence, et celui-là serait un être bien enveloppé de mystère qui saurait cacher son caractère, après quelques ébauches musicales à ses compagnons. A dix-sept ans, je ne comprenais pas encore les aveux qui sortaient du ventre d'une basse, d'une poitrine de violon et de la boîte d'un piano; je ne faisais que deviner sans m'appesantir sur rien; et



La dernière incarnation de M. Tarte

PISTOLET-TARTE.

il fallut des preuves au grand jour pour me démontrer que les faits peuvent être connus, expliqués longtemps à l'avance aux esprits attentifs.

Il est certain que Mme Loncle souffrait et que la musique seule apportait quelque trêve à ses chagrins. Elle eût joué du piano toute la nuit sans s'en apercevoir; mais à dix heures M. Loncle se levait de son fauteuil, et c'était un ordre inflexible. Le bruit qu'il faisait rien qu'en muant un peu les pieds de son siège ramenait sa femme à la réalité. Elle changeait de physionomie: le charme était rompu; elle nous envoyait un sourire triste qui était gros de demandes de pardons pour son mari. Et nous nous en retournions silencieusement par les Chenizelles, M. Trude et moi, sans autrement parler que pour faire ouvrir, par le concierge de la ville, la grosse porte qui est fermée en hiver à neuf heures du soir.

Un jour M. Loncle nous annonça que M. Montbazin viendrait entendre notre musique. Ce fut un événement

dans la maison des Chenizelles que l'arrivée d'un nouveau personnage. M. Montbazin était un riche propriétaire des environs de L...; il passait dans la ville pour un des plus fins connaisseurs en musique de la terre. Les dames âgées se rappelaient l'avoir entendu chanter dans un concert donné par M. Romagnési; à les entendre, le brillant Romagnési, très célèbre alors, avait été complètement éclipsé par M. Montbazin.

Nous avions, à peine commencé le trio d'Haydn, qu'on sonna à la porte: le chien répondit du dedans avec sa grosse voix.

—Voilà M. Montbazin, s'écria d'un air joyeux M. Loncle. Et cette Maria-ue qui ne va pas ouvrir! Est-ce qu'elle va laisser M. Montbazin geler à la porte?

Il y avait au fond de ces paroles une extrême tendresse, car M. Loncle ne se serait nullement gêné pour nous faire souffrir du froid, et il ne manifesta jamais aucune inquiétude quand j'entrais avec ma basse couver-

te de neige. M. Montbazin fut introduit, je n'oublierai de ma vie la mauvaise impression qu'il me causa. Il salua M. et Mme Loncle, me regarda légèrement et toisa M. Trude des pieds à la tête.

M. Montbazin était un vieillard cruel, de ceux dont on a défini le profil en lame de couteau. Il y avait, en effet, quelque chose de coupant dans la façon dont M. Montbazin regardait les gens: sa bouche n'était que mépris. Le côté remarquable de la physionomie de M. Montbazin venait de ses cheveux rougés, qu'il semblait porter avec ostentation. A tout moment il les caressait de sa main, les abattait sur ses yeux, les relevait avec audace; enfin, il prevait mille plaisirs à accomplir, avec cette forêt de poils rouges, des architectures singulières.

L'arrivée de M. Montbazin sembla gêner Mme Loncle, qui, sous le prétexte de faire politesse à son hôte, se leva du piano, malgré qu'elle fût

priée instamment par lui de continuer le trio commencé. La conversation s'engagea sur des matières bourgeoises et provinciales; aussi M. Trude prit-il congé sitôt qu'il lui fut permis de s'en aller sans avoir l'air d'être chassé par le nouvel arrivant. Le pauvre maître de musique paraissait très chagrin de cette visite; il souhaita le bonsoir à la compagnie d'une voix plus mélancolique que de coutume et je crus m'apercevoir qu'il tremblait quand M. Montbazin annonça que dans une quinzaine il reviendrait à la ville et qu'il avait soif d'entendre nos trios.

Un jour, M. Loncle dit à sa femme que, n'ayant pas dormi la nuit, il avait rêvé à un bon projet. C'était que les deux époux devaient, chacun de son côté, rédiger chaque jour un journal de leurs impressions et de leurs idées. Mme Loncle se récria en disant combien une pareille chose était inutile: elle ne quittait pas une minute son mari de la journée; elle n'avait donc pas d'aventures intéressantes à lui raconter. Le mari répondit que ce n'était pas des impressions de voyage qu'il désirait; il aimait sa femme à l'impossible, et il voulait jour de ses pensées. Quand elle ne parlait pas, elle rêvait à quelque chose; ces rêves devaient être jetés sur le papier en forme de journal.

—Mais, monsieur, dit la jeune femme, il m'arrive souvent de ne pas penser et même de ne pas rêver; c'est quelque chose de confus et de mystérieux qui m'environne, qui n'a ni corps ni couleur.

—Alors tu l'écriras, dit M. Loncle. Du reste, j'ai établi moi-même une espèce de journal-modèle, pour te guider dans les commencements. Veux-tu que je te le lise?

M. Loncle tira un carnet de sa poche et lut:

«Mardi 8 de janvier. Le professeur de musique est venu cinq minutes avant l'heure et est parti cinq minutes après l'heure. Je juge que ce jeune homme est prodigue: il a mangé dix minutes de son temps.

—Mardi, même date, quatre heures du soir. Ma femme est triste; elle fait trop de musique. Demander au médecin si la musique ajoute quelque tristesse à mon caractère.

—Mon amie, dit M. Loncle, je ne prétends pas avoir raison; j'inscris tout ce qui me passe par la tête, et c'est justement là pourquoi la création de ton journal est indispensable. Tu répondras à mes idées, et tu les rectifieras quand elles te paraîtront fausses. Je continue: «Mercredi 9 janvier. Dans la nuit de mardi, ma femme me croyait endormi; je me suis aperçu qu'elle pleurait. Pourquoi pleure-t-elle? Chercher les motifs de ces pleurs.»